



Réception de Nathalie Skowronek

DISCOURS D'YVES NAMUR

À LA SÉANCE PUBLIQUE DU 29 OCTOBRE 2022

Madame,

Si notre Académie est désormais une alerte centenaire à qui on pourrait pardonner tout... ou presque tout, il est des us et coutumes qu'il n'est peut-être pas bon de transgresser en public. Celui, par exemple, de s'en tenir à *Madame* et au *vous* quand bien même nous savons que ces mots n'ont guère trouvé à se glisser dans nos conversations.

L'un de nos confrères, François Emmanuel, avait été inspiré en écrivant, dans son *Invitation au voyage*, cette phrase dont je me suis déjà servi pour accueillir l'un ou l'autre de nos membres. « Le voussoiement – dit le narrateur de ce livre – s'était installé entre nous comme une précaution d'abord, un barrage à tout débordement intime et plus tard un jeu qui avivait notre connivence. Celle-ci était tissée de secrets sans importance¹... »

Je ne crois pas qu'il y ait besoin, entre nous, de précaution particulière ni d'un quelconque débordement à contenir. Une connivence et ses secrets sans importance ? Oui, peut-être, si je me mets à penser que l'enfant que j'étais, accompagné de ses parents, avait franchi, il y a une soixantaine d'années, les portes de certaines boutiques de la rue de la Montagne à Charleroi. Celle, par exemple, du *Palais de la Fourrure* où Lili, votre arrière-grand-mère paternelle, s'était spécialisée dans le commerce de peaux de renard ou de vison ; celle aussi de votre grand-mère paternelle, madame *Vogue*, qui « s'était rebaptisée du nom de son magasin » ; celle encore de *Guedalia*, son mari. Ces deux-là, à vous lire, n'avaient rien de Roméo et Juliette,

¹ François EMMANUEL, *L'Invitation au voyage*, La Renaissance du livre, p. 104.

s'inspirant plus volontiers du *Petit monde de don Camillo* où tous les coups étaient permis quand il s'agissait de vendre... des pompons en fourrure.

« Madame Vogue et Guedalia – écrivez-vous dans *Un monde sur mesure* – se lançaient pour un oui ou pour un non dans des guerres de prix impitoyables, où l'un baissait de quelques francs un article repéré à l'étalage de l'autre pour le simple plaisir de le faire enrager. Le jeu participait de leur intimité de couple en leur permettant de régler de mystérieux comptes². »

L'enfant que je fus comprend maintenant pourquoi, avec mes parents, nous changions si souvent de trottoir dans cette rue de La Montagne, à la recherche, faut-il le dire, du meilleur marché. Mais nous reviendrons plus tard sur ce monde qui fut le vôtre, celui des « vendeurs de fringues de père en fils, de mère en fille³ » ou sur ces secrets sans importance et qui n'en sont désormais plus puisque vous en avez longuement parlé dans vos livres.

*

Vous naissez, chère Nathalie Skowronek, à Bruxelles en 1973. Après une agrégation de lettres à l'Université Libre de Bruxelles et un passage furtif dans le monde de l'édition, vous travaillerez, pendant sept ans, dans le prêt-à-porter pour femmes. Peut-être parce que, comme vous l'avouez : « J'ai longtemps pensé que mon milieu, le monde des *shmattès*, était notre seule patrie⁴. » Peut-être aussi parce qu'il vous plaisait, dans votre inconscient ou votre imaginaire, d'être l'une de ces belles Parisiennes dont les rêveries et les talons hauts traversaient les grands magasins telles ces *Galleries Lafayette* que décrit Zola dans *Au Bonheur des Dames*.

« Je sais, écrivez-vous dès la première page d'*Un monde sur mesure*, qu'on peut occuper sept années de sa vie à un travail qui ne nous ressemble pas, et qu'on peut le faire bien. On peut se lever, s'habiller, rencontrer des gens, serrer des mains, donner des ordres, en exécuter, prendre des décisions, réussir, se tromper, gagner de l'argent, tenir une caisse, faire prospérer une affaire, sans jamais y trouver son compte. Je pensais que c'était la seule voie possible⁵. »

² *Un monde sur mesure*, p. 53.

³ *Ibid.*, p. 11.

⁴ *Ibid.*, p. 30.

⁵ *Ibid.*, p. 11.

Je n'en suis guère convaincu – et vous en dirai plus tard le pourquoi – mais vous sembliez, apparemment, ne pas avoir pris conscience qu'un ailleurs, hors du cercle familial, était possible pour chacune ou chacun d'entre nous et qu'il fallait impérativement emboîter le pas des générations précédentes et perpétuer, dans votre cas, cette « figure du tailleur juif dont on ne distingue plus ce qui relève du vrai ou du mythe⁶ ». Vous l'avouez, vous étiez « emportée par le mouvement, réglée au diapason, vouée à la cause⁷ » ... comme si toute fille ou fils de médecins n'avait d'yeux et d'oreilles que pour le stéthoscope du paternel, comme si les devantures et les enseignes se lisaient toujours : « Boucherie ou pâtisserie de père en fils... ou en fille ! »

Ce « toujours dans la couture », qui dura sept ans, n'a cependant pas été sept années de vaches maigres pour la directrice et coresponsable des achats de magasins que vous étiez. Elles vous auront permis d'observer attentivement le triangle d'or et vos fournisseurs du Sentier ou les Chinois de la rue Popincourt, les belles qui s'essayaient devant le miroir et vos proches qui vendaient à celles qui consommaient encore « comme on respire⁸ ».

Un monde sur mesure – que les éditions Grasset publient en 2017 et qui sera réédité dans la collection Espace Nord en 2019 – rend admirablement compte de ce milieu où vous avez grandi : celui des fringues qu'il était bon de choisir « justes », c'est-à-dire selon le goût de la clientèle, celui aussi des chiffres comptables qu'on espérait toujours plus élevés.

Ce livre, c'est aussi l'occasion, pour l'écrivaine que vous êtes, de défaire les nœuds d'une histoire familiale et de ces Juifs qui quittèrent la Pologne dans les années 1920, « sa morosité économique et son antisémitisme⁹ ». La Terre promise de Lilli, votre arrière-grand-mère paternelle dont j'ai déjà évoqué le nom, c'est Charleroi et ses paniers de fruits qu'elle vend. Ce sera par la suite des couverts, des sacs de farine, des pantoufles et, après s'être cachée durant la guerre, le commerce de peaux.

Je crois deviner, dans ce *Monde sur mesure*, combien vous êtes attachée à la figure de Rayele, votre grand-mère maternelle, et à ce « versant ombragé » de son

⁶ *Ibid.*, p. 12.

⁷ *Ibid.*, p. 70.

⁸ *Ibid.*, p. 178.

⁹ *Ibid.*, p. 27.

histoire : ses parents, installés à Liège, déportés vers Auschwitz en 1942 d'où ils ne reviendront pas. Une Rayele qui épousera Max, le rescapé des camps. Celui qu'on retrouvera dans votre livre, *Max en apparence*, celui qui délaissera Rayele et sa fille, votre maman, pour s'en tenir à « l'injonction de Dieu à Loth » : ne jamais se retourner, faire table rase du passé. Un peu plus tard, ce sera, pour Rayele, une boutique de tricots, *Miss Florence*, où enfant vous la retrouvez qui cultive le désuet d'un temps qu'elle a voulu sans réelle modernité.

Un monde sur mesure, c'est aussi l'histoire du vêtement et votre prise de conscience face aux dérives de ces pays exportateurs de textiles tels le Bangladesh ou la Chine. « J'aime, répondrez-vous d'ailleurs dans un entretien, cette idée d'un livre qui oscille entre saga familiale et documentaire sociologique¹⁰. »

Vous l'avez écrit : « tout commence par un déracinement¹¹ » et, je vous cite : « Petit à petit, le temps passant, je commençai à m'ennuyer au milieu de toutes ces fringues... Je bâillais lorsque la caissière m'appelait pour que je la rejoigne au comptoir, j'avais envie d'autre chose¹². »

Comment avoir pu penser, chère consœur, que ce monde du prêt-à-porter était votre seule voie possible ? Comment croire à cette résignation quand, petite fille déjà, « l'Épinglette » que vous étiez – c'était votre surnom – se passionnait déjà pour Karen Blixen au point de s'identifier à elle ?

« J'ai, écrivez-vous dans *Karen et moi* – votre premier livre, paru chez Arléa en 2011 –, découvert Karen Blixen, sous une tente, au Kenya, j'avais onze ans, je voyageais avec mon frère et mes parents. À la lumière d'une lampe de poche, je lisais *La Ferme africaine* et elle c'était moi et moi j'étais elle. *Karen, my sister*¹³. »

De votre propre aveu, vous n'étiez guère préparée, et je vous cite encore, « à faire face à cette force que je sentais rugir et qui me poussait vers l'ailleurs, loin, très loin de ce pour quoi j'avais été programmée ».

Votre rébellion, chère Nathalie, fût-elle logée dans votre inconscient, datait déjà de ces années-là ! Comme Alice, vous alliez passer de l'autre côté du miroir, vous alliez « perc[er] le secret, pouss[er] la porte¹⁴ ». Karen, lorsque vous écriviez ce livre,

¹⁰ *Un monde sur mesure*, entretien réalisé par Françoise Chatelain, Espace Nord, 2017, p. 188.

¹¹ *Un monde sur mesure*, p. 30.

¹² *Ibid.* p. 45.

¹³ *Karen et moi*, p. 10.

¹⁴ *Ibid.*, p. 11.

est celle en miroir de laquelle vous vous penchez sur votre vie de femme, celle avec qui il vous est possible de converser sans qu'il soit question de cintres vides, de soldes ou de chiffres de ventes. Et il y a beaucoup de miroirs dans ce livre, vous le dites vous-même dans *Max en apparence* : « En vérité, par le système de miroirs que j'avais mis en place, le divorce de Karen faisait écho à celui de Rayele¹⁵... »

Comme Karen Blixen, vous formulez « l'espoir que l'écriture pourra vous sauver¹⁶ ». Entendons par là que l'écriture puisse enfin vous arracher à ce microcosme et cette prison dorée. « Tracer ma voie, dites-vous, c'était renier la leur, et j'ai fait autant de pas en avant que de marches arrière¹⁷. » *Karen et moi* vous aura permis de passer de chrysalide à papillon, même si, et c'est une parenthèse, votre patronyme, en polonais, veut dire « alouette ». *Karen et moi*, c'est un livre où s'entremêlent deux vies – à quelques décennies de distance, la vôtre à Bruxelles et celle de Blixen à M'bogani puis à Rungsted –, un livre où l'intimité et l'aveu, que vous parliez de vos faiblesses ou de vos amours, sont omniprésents, où vous échangez vos déboires et vos confidences de sœurs.

Ainsi en est-il de celle où vous levez le voile sur un amour : celui que vous portez à cet homme qui, selon votre intuition extravagante (l'expression est la vôtre) « était fait pour moi ». Vous dites vous être « rencontrés grâce aux poèmes de Paul Éluard ». Et d'ajouter : « Il était écrivain, j'avais timidement recommencé à faire des petits boulots pour une maison d'édition, laquelle m'avait chargée de préparer un ouvrage sur les poètes surréalistes. Je l'ai contacté dans le cadre de ce nouveau travail¹⁸. »

Qui n'aurait pas aimé être approché par vous, avec comme seule excuse le hasard objectif dont parlait André Breton ? Mais là où je vous prends en défaut, chère Nathalie, c'est qu'il ne s'agissait pas d'un travail autour de Paul Éluard mais bien sur Guillaume Apollinaire et ses poèmes de la Grande Guerre. La préface de cet ouvrage, paru aux éditions Complexe, est effectivement signée Jean Rouaud. Lui parlait de Lou et de Guillaume quand votre postface était intitulée *L'Ombre de mon amour*. Vous parliez certes des *Poèmes à Lou*, initialement intitulés *Ombre de mon amour*, mais était-ce vraiment cette ombre-là que vous aviez envie

¹⁵ *Max en apparence*, Genèse, p. 45.

¹⁶ *Karen et moi*, p. 88.

¹⁷ *Ibid.*, p. 102.

¹⁸ *Ibid.*, p. 111.

d'êtreindre ? Peut-être vous étiez-vous souvenue d'Annie Ernaux, de son livre *Passion simple* et de ce paragraphe en particulier : « Quand j'étais enfant, écrit-elle, le luxe, c'était pour moi les manteaux de fourrure, les robes longues et les villas au bord de la mer. Plus tard, j'ai cru que c'était de mener une vie d'intellectuel. Il me semble maintenant que c'est aussi de pouvoir vivre une passion pour un homme ou une femme¹⁹. »

En compagnie de Jean Rouaud, vous nous proposez, depuis l'an passé, les *Rencontres de Puyméras* dans le Vaucluse, avec ces intentions : celle d'associer la littérature et la nature, de réfléchir à nos comportements et modes de vie face au dérèglement climatique, celle d'écrire autour de ces changements. L'occasion aussi de signaler que depuis 2016 vous enseignez également au master de l'Atelier des écritures contemporaines de La Cambre et que vous animez l'atelier d'écriture du club Antonin Artaud, un centre de jour pour adultes souffrant de difficultés psychologiques.

Cette réflexion, à propos du climat et ses fâcheuses conséquences, vous aura également inspiré un bref récit : *Paradis blanc* paru aux éditions Weyrich en 2021. Et ce, dans la collection *La Traversée*, des « romans courts, rédigés dans une écriture fluide et belle », prévient l'éditeur. Vous y évoquez ces ours privés de banquise et qui, à la recherche de nourritures, cernent alors une cabane de scientifiques. Avec la survie des uns et des autres, vous abordez les questions par lesquelles nous devrions tous être interpellés.

Mais un mot encore sur cette collection, *La Plume et le Pinceau*, que vous dirigez aux éditions Complexe d'André Versaille. Vous nous aurez donné là des livres admirablement présentés et illustrés : qu'il s'agisse du *Cantique des cantiques*, des *Poèmes interdits* de Baudelaire, de *No comment* de Serge Gainsbourg, de *L'École buissonnière* de Jacques Prévert, de *L'Art d'aimer* d'Ovide et bien d'autres.

La vie même d'un autre homme vous aura donné d'écrire votre second roman : *Max en apparence*, publié chez Arléa en 2013 et réédité, en 2019, aux éditions Genèse, dans la collection *Poches belges*.

Max, c'est le grand-père maternel qui, j'en ai déjà touché un mot, avait retenu la leçon biblique de la femme de Loth : ne pas se retourner, aller de l'avant, faire table rase du chiffre tatoué sur l'avant-bras, de ce passé douloureux qui était le sien et celui

¹⁹ Annie ERNAUX, *Passion simple*, Gallimard, coll. « Folio », 1993, p. 77.

de ses parents qui ne sont jamais revenus de l'Abominable. Un homme qui avait choisi de vivre au cœur de Berlin, d'épouser une Allemande et de passer l'été sur les hauteurs de Marbella où, enfant, vous les rejoigniez durant les vacances scolaires. Un grand-père dont vous dites qu'il « n'a pas toujours été cet homme mystérieux qui négociait des transactions secrètes entre l'Est et l'Ouest²⁰ ».

Si leur histoire est parvenue jusqu'à vous, « tout comme le numéro tatoué de Max ou la tristesse de Rayele²¹ », il vous faudra vivre avec le regret de ne pas avoir questionné plus, vous contentant de chercher ce qu'il y a d'eux en vous. Mais souvenez-vous de ce petit livre, *Le Vieil Homme sur la barque* de Fatou Diome, que vous m'avez un jour prêté parce que nous avons parlé d'elle. Et de cette phrase qui devrait vous convenir : « La mémoire est un faucon qui nous emporte dans ses serres, survoler des contrées lointaines. Rien de ce qui a été n'est perdu, tant qu'il y aura des livres pour consigner la vie. Réminiscence ou anamnèse ? Peu importe, parfois on se souvient comme on s'abandonne à la caresse d'une douce bise²². »

Pour écrire, vous qui n'êtes pas montée dans les trains de l'Impensable, vous vous souviendrez d'Élie Wiesel et de *La Nuit*, du film *Shoah* de Claude Lanzmann, de Roger Perelman et d'*Une vie de juif sans importance*, de Primo Levi, bien sûr, et de *Si c'est un homme*, de Robert Antelme, Marguerite Duras et *La Douleur*, tant il fallait composer avec le silence des rescapés. Vous y ajouterez quelques rares confidences – en particulier celles de Max et son laconique « Ce n'était pas simple, Épinglette », vous ouvrirez des archives, vous voyagerez d'Auschwitz à Tel-Aviv.

Karen et moi, *Max en apparence* et *Un monde sur mesure* forment ainsi une trilogie : l'histoire difficile et complexe d'une famille, la vôtre. Et plus encore, une énième mais si nécessaire transmission : celle de la Shoah.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : dans ces romans, vous avez certainement joué du « mentir-vrai » qu'autorise toute écriture qui se veut avant tout littérature. C'est ainsi que Françoise Chatelain, qui signe la postface à la réédition d'*Un monde sur mesure*, dit en substance : « Privilégiant la justesse du texte plutôt que la réalité, l'auteure avoue en arriver à ne plus bien distinguer elle-même les événements inventés des faits réellement vécus. Dès lors, elle tient à affirmer la différence qui

²⁰ *Max en apparence*, Genèse, p. 33.

²¹ *Ibid.*, p. 72.

²² Fatou DIOME, *Le Vieil Homme sur la barque*, Éditions Naïve, 2010, p. 9.

existe entre elle-même et sa narratrice, même si globalement, les deux instances narratives sont fort proches²³. » Vous-même écririez dans *Max, en apparence* : « J'avais en tête ce mot de Simenon à propos de *Pedigree*, son roman le plus autobiographique : *Tout est vrai mais rien n'est exact*. Or avais-je le droit d'inventer à partir d'une histoire vraie²⁴ ? »

On vous devine assise entre deux chaises, vous n'étiez pas « à l'aise avec le procédé²⁵ » mais il vous fallait, pour entrer dans le champ romanesque, aller au-delà d'un simple témoignage. Celle qui jusqu'alors s'était, à contrecœur, tenue dans le rang était rattrapée par « les questions d'imposture et de légitimité²⁶ ». Annie Ernaux, à qui vous êtes redevable, viendra à votre rescousse, vous chuchotant que : « Sous la forme romanesque, les apparences sont sauvées. » Ce romanesque, vous lui donnez corps en fractionnant votre texte, entremêlant les époques, jouant d'allers-retours avec les lieux, la réalité et l'imaginaire.

Bref, une mise en abyme de la mémoire comme il en sera également question dans *La Shoah de Monsieur Durand* que publie Gallimard en 2015. Un livre – vous préférez parler d'une réflexion littéraire plutôt que d'un essai – qui, je l'avoue, m'avait troublé lors de sa première lecture, ne sachant réellement de quel côté vous vous trouviez quand je n'avais personnellement d'autres intentions que celle d'entretenir le souvenir de la monstruosité des hommes. Vous, qui faites partie de cette troisième génération après Auschwitz et avez intégré dans vos romans cette abomination du XX^e siècle, vous n'avez certes pas d'attitude définitive, vous posez simplement la question : n'est-il pas l'heure de tourner la page avec le risque de favoriser l'antisémitisme ? « Et qu'est-ce se souvenir, si la nécessité de vivre demande l'oubli²⁷ ? » Vous qui êtes de cette génération qui « déterre les secrets », on vous sent tiraillée entre le devoir de mémoire et le droit à l'oubli. Même si vous évoquez « une forme ambivalente de détachement », la réponse fuse : « C'est, écrivez-vous, plus fort que nous, cette attirance, ce poids sur nos épaules, comme une mission, un sacerdoce,

²³ *Un monde sur mesure*, Espace Nord, 2019, p. 199.

²⁴ *Max, en apparence*, Genèse, p. 99.

²⁵ *Ibid.*, p. 99.

²⁶ *Ibid.*, p. 99.

²⁷ *La Shoah de Monsieur Durand*, Gallimard, p. 26.

encore, ça fait mal mais c'est pas grave, encore, encore, on est là, on est prêts, encore, vous pouvez compter sur nous²⁸. »

La chose insupportable est à « chasser », à « expulser » par un oubli intentionnel, écrit Lydia Flem dans *Bouche bavarde oreille curieuse* et d'ajouter : « Mais peut-on jamais véritablement oublier ? car si la représentation inconciliable s'estompe, l'affect qui lui était lié, devenu livre, s'attache, lui, à d'autres représentations, en elles-mêmes quelconques. Par cette « fausse connexion », celles-ci se transforment en représentations absurdemment obsédantes à leur tour²⁹. » Et dans un opuscule intitulé *Acoustique de l'écriture*, notre consœur Sylvie Germain n'a-t-elle écrit ce qui pourrait conforter votre démarche ? « Toute voix singulière, dit-elle, est nourrie, irriguée par une rumeur montée de l'enfance, et en amont, des lointains du temps, en aval, du présent qui bouge et bruite autour de nous³⁰. »

La Shoah de Monsieur Durand, c'est aussi l'occasion d'aborder votre raison d'écrire. « Écrire, dites-vous, c'était pour moi servir et transgresser. Faire état de mes chaînes et m'en libérer³¹. »

La libération tant espérée, c'est *La Carte des regrets*. Un roman publié chez Grasset en 2020, qui, entre autres distinctions, fera de vous, cette même année, la lauréate de l'*European Union Prize for Literature*. En quatrième de couverture, on peut lire ceci : « Derrière le vernis des apparences, le portrait bouleversant d'une femme qui ne pouvait pas choisir, une princesse de Clèves contemporaine. Nathalie Skowronek peint avec une infinie douceur les différentes facettes de l'amour. Si les époques changent, les écartèlements du cœur demeurent. »

Nous ne sommes plus à la cour des Valois – entre duc de Nemours, prince et princesse de Clèves – mais avec l'éditrice Véronique Verbruggen et deux hommes qui se partagent le chagrin de sa disparition dans les Cévennes. D'un côté de la carte du tarot, Daniel, l'ophtalmologue et l'homme blessé, et à l'avers, Titus, le cinéaste qui attend en vain. Sans oublier Mina, vingt et un ans, fille de Véronique et qui dira d'emblée : « Ma mère avait une façon bien à elle de travailler, d'aimer, de respecter les règles et de les transgresser³². » Une Mina, probable dédoublement des lecteurs que

²⁸ *Ibid.*, p. 37-38.

²⁹ Lydia FLEM, *Bouche bavarde oreille curieuse*, Le Seuil, La librairie du XXI^e siècle, p.217-218

³⁰ Sylvie GERMAIN, *Acoustique de l'écriture*, Fondation Prince Pierre de Monaco, 2021, p. 11.

³¹ *La Shoah de Monsieur Durand*, *op. cit.*, p. 19.

³² *La Carte des regrets*, Grasset, p. 11.

nous sommes, qui ne jugera pas les amours irrégulières et la double vie, mais laissera plutôt entrer en elle la vérité et les sentiments de chacun, « la colère, l'impatience, la curiosité, la jalousie³³. »

Ici encore, vous y avez glissé des lambeaux de votre propre vie ou plus exactement des lieux que vous connaissez. La Veldstraat de Gand où vous avez habité, le Mas de l'alouette, comme ces sentences et parfums amers qui passent d'un livre à l'autre. Et je les cite : « Ce qu'on ne sait pas ne fait pas mal³⁴ » ou « Personne ne perce le secret de ces vies bourgeoises qui revendiquent bonheur et liberté mais verrouillent toutes les issues de secours³⁵. »

Sans oublier ce tableau, peint par un petit maître, Jeroen Herst, qui brusquement « n'est plus dans l'allégorie mais au cœur de l'âme humaine³⁶ ». Une *Annonciation* que Mina découvre quelques années après sa mère, dont le titre au dos de la toile (mais je n'en dirai rien ici) donne un nom à la blessure et à la fêlure de Véronique. *La Carte des regrets* est « un grand roman, bouleversant et juste³⁷ » qui préfigure, j'en suis certain, ce que seront vos publications à venir.

*

« Je m'en veux – écriviez-vous dans *Karen et moi* – de ne trouver ma place nulle part et me demande si j'ai le droit de vouloir sortir du cercle que nos parents et les générations d'avant ont tracé pour nous³⁸. »

J'ose espérer, chère Nathalie, que vous avez trouvé aujourd'hui votre place au sein de notre Institution où il n'y a certes pas de costume sur mesure ni de prêt-à-

³³ *Ibid.*, p. 17.

³⁴ *Ibid.*, p. 61.

³⁵ *Ibid.*, p. 91.

³⁶ *Ibid.*, p. 132.

³⁷ Jean-Claude VANTROYEN, in *Le Soir*, 1^{er} mars 2020.

³⁸ *Karen et moi*, p. 136.

porter pour dames, mais un profond désir de vous accueillir les bras ouverts. Car nous le savons, la littérature vous va comme un gant !

Sois donc, chère Nathalie, la bienvenue parmi nous.

Copyright © 2022 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Yves Namur, *Réception de Nathalie Skowronek. Séance publique du 29 octobre 2022 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2022. Disponible sur : <www.arlfb.be>